

CHRONIQUE

Tout à l'*Aiglon* ! même au Canada où chaque journal l'a analysé, disséqué, cité par petites ou grosses tranches.

Le SAMEDI n'a pas tiré du pied, lui non plus. Et comme on annonce,

UN SUBSTITUT



1
Le nigre. — Est-ce vous le spécialiste qui guérit le rhumatisme ?

Le professeur Nicolas. — Pas précisément, mais je puis tout de même vous soulager.

Écrit pour elle, avec elle pour objectif, poli et mis à point par elle, ce rôle semble destiné à perdre ce je ne sais quoi d'essentiel le jour où il écherra à d'autre que Sarah.

Cyrano à Coquelin, et *Reichstadt* à Sarah, c'est comme l'eau au poisson et l'air à l'oiseau.

Il faudra bien, je le sais, que l'inévitable arrive, que Sarah et Coquelin laissent leurs manteaux tomber sur les épaules des Eli-sées, lesquels se manqueront ni en nombre ni en talent, si féconde est la veine française.

Et ce sera encore cent millions de fois plus tolérable que ce qui nous arrivera dans quelques mois : voir jouer par une troupe américaine une version en prose anglaise de l'*Aiglon*. Il est vrai — on nous l'assure — que les meilleurs adaptateurs ont été requis, que les Maîtres de Paris seront même consultés. N'importe, ce sera dur à avaler. La *Dame aux camélias* devenue *Camille*, c'était très digestible quand l'interprétation était confiée à de consciencieuses et vibrantes artistes comme Rhéa, Davenport, Mary Anderson. Mais l'*Aiglon*... Il ne semble pas plus possible de traduire l'œuvre de Rostand que le *Cid*.

Les critiques parisiens se sont accordés à dire que dans l'*Aiglon* la pièce était supérieure au sujet. On s'est étonné que que Rostand ait pu établir une si forte structure sur une aussi maigre donnée.

De Bornier et Coppée choisirent des thèmes plus robustes, plus larges, quand ils abordèrent le genre. Rostand, lui, est allé chercher son héros dans le demi-réel, dans un fouillis d'événements que les historiens n'ont pas encore mis au net. Les trois quarts des gens ignoraient ce qu'avait été le duc de Reichstadt.

Comme bien l'on pense, l'*Aiglon* a provoqué chez les lettrés de tous clans et de tous emplois une rage de recherches. On a défilé et refait l'histoire. On l'a sans doute surfaite en bien des officines littéraires.

M. Houssaye a publié, la veille de la première de l'*Aiglon*, un article sur le duc, qui a eu les honneurs de la reproduction un peu partout, le Canada compris. Je n'ai donc pas à le reproduire ici, ni à l'analyser. Mais il m'est venu sous les yeux ce qu'écrivait en 1894, dans l'*Intermédiaire*, un M. Louis Jouty :

« On a beaucoup dit que la cour d'Autriche, par un machiavélisme infernal, aurait poursuivi Napoléon dans la personne de son fils.

« A entendre certaines personnes, le duc de Reichstadt aurait été atrophié physiquement et moralement, tué à petit feu, condamné à une corruption et à une mort précoce, tel que Louis XVII au Temple, par une politique froidement cruelle et impitoyable jusqu'à la férocité.

« L'auteur de *Napoléon en Egypte* et du *Fils de l'homme*, Barthélemy, ne fut pas étranger à cette affreuse insinuation.

qu'après l'Exposition, Sarah fera sa dernière tournée en Amérique avec l'*Aiglon* à l'affiche — toujours la dernière avec les grands artistes, tout comme chez les joueurs de casino — il me paraît tout à fait dans le train de compléter ce que nous avons dit du chef-d'œuvre de Rostand.

Car c'est bien son chef-d'œuvre, s'accorde-t-on à dire là-bas. *Cyrano de Bergerac* serait surpassé et Rostand ayant épuisé toute sa moelle "cervellique" dans ce dernier effort, l'*Aiglon* se trouverait être le produit final de ce météore.

Puissent les prophètes errer cette fois encore.

Voir, entendre l'*Aiglon* avec Sarah au rôle principal, c'est le rêve de tous ceux que retiennent au rivage les dix-huit raisons duharangueurd'Henri IV.



II
Le professeur (ouvrant son sac). — Ici, Finette, et jette un coup d'œil sur ce monsieur...

« Venu à Vienne en 1828, il ne fut pas admis à voir le duc de Reichstadt et ne put que l'entrevoir au théâtre. Le dépit de n'avoir pas eu l'audience qu'il sollicitait dicta son jugement mauvais.

« L'éducation que le petit-fils de l'empereur François avait reçue était une éducation de premier ordre. Rien n'avait été négligé pour faire du fils de Napoléon un des princes les plus distingués de l'Europe. Et 1830, trois gouverneurs étaient encore auprès de lui. Le principal, chargé de la direction supérieure, était le capitaine Foresti, qui lui avait appris les mathématiques, le français, l'italien et lui servait de répétiteur pour les leçons que lui donnaient les autres professeurs. Le troisième était un noble hongrois, le baron Joseph d'Obenaus, qui enseignait les humanités.

« Le duc de Reichstadt, profitant de l'autorisation donnée par son aïeul, passait la plus grande partie de sa vie à étudier l'histoire du règne de son père.

« — Je désire, avait dit l'empereur au prince de Metternich, que le duc respecte la mémoire de son père, qu'il prenne exemple de ses grandes qualités et qu'il apprenne à connaître ses défauts, afin de les éviter et de se prémunir contre leur fatale influence. Parlez au prince sur le compte de son père, comme vous voudriez qu'on parlât de vous à votre propre fils. Ne lui cachez, à cet égard, aucune vérité ; mais enseignez-lui à honorer sa mémoire. »

Voilà la légende bien amincie, bien rognée. Mais M. Rostand a usé de ses immunités de poète et de dramaturge. Il a donné à l'homme de l'histoire ce que l'imagination la plus riche, guidée par un goût d'une sûreté vraiment phénoménale, pouvait désirer pour un héros d'envergure classique, si je puis me permettre cette alliance de mots.

A l'invention poétique est venue s'ajouter la magie des rimes. Et le jeu triomphal de Sarah Bernhardt fait le reste.

Dans le concert de louanges et d'acclamations s'est élevée par-ci par-là une voix détonnante. Quelques critiques de bonne foi — gens qui ne croient pas qu'on puisse écrire de la grande tragédie en cette fin de siècle — ont émis l'opinion, qu'en examinant de près, on trouve que Rostand écrit mal. Quelques vers ont été cités à l'appui.

A ce propos : dimanche dernier, relisant du Francisque Sarcey, je tombai sur cette phrase qui commence un écrit du regretté critique : « Molière écrit mal, dit M. Scherer ».

Et voilà Sarcey qui, avec son jugement si ferme, si sûr, ses mots si bien frappés, part sur un train...

« En tout cas, dit-il, il n'écrit pas mal pour la scène. Car il y a, n'en déplaise à M. Scherer, un style de théâtre. Le style de théâtre est celui qui passe par-dessus la rampe. Il est des gens, dit Labruyère, qui écrivent proprement et ennuyamment. Eh bien ! je dirais, moi, qu'il en est beaucoup qui écrivent proprement, élégamment, spirituellement, éloquentement, prenez tous les adjectifs qu'il vous plaira, et qui ne passeraient point par-dessus la rampe. Ils n'ont pas le don, ils ne trouvent pas le mot à effet, le mot qui n'est peut-être pas le mot propre, mais qui portera sur un grand public, qui le fera tressaillir, qui éveillera son imagination ou fera jaillir des larmes de ses yeux. »

Ce que dit Sarcey de Molière tient pour Rostand.

Il a vraiment le style de théâtre, un style qui non seulement « passe par-dessus la rampe », mais aussi par-dessus les mers, car, ici et aux Etats-Unis, le peu que l'on connaît encore de l'*Aiglon* a eu les suffrages des intelligences et des cœurs. KODAK.

Il est amer le pain de l'étranger ; elle est haute à franchir, la pierre de son seuil.



III
La cure.